

" L' HERITIERE "

Dernière née de William Wyler, mais première des filles de la Paramount et de l'auteur, "The Heiress", le film aux cinq "os-cars", après avoir fait les beaux soirs de Londres et de Bruxelles, décongestionne les Champs-Élysées.

Si l'on me pressait de donner des équivalents à cette "Héritière", j'avancerais hardiment les noms de Balzac et d'Orson Welles, les titres des "Ambersons" et du "Cousin Pons".

Comme dans ces "Ambersons", le déroulement des événements aussi implacable que l'Horloge Parlante, risque de lasser le spectateur non prévenu qu'emprisonne, comme une ratière, la fausse humilité statique. Seulement la finesse du trait de l'analyste récompense très richement sa patience. Ici comme là, le travail du cinéaste moule si précisément l'adaptation du roman que le départ entre eux semble inadmissible. Mais s'il est bon d'insister sur les rapports entre Wyler et Welles, explorateurs, comme Balzac, d'âmes, s'il est vrai que leur art procède du roman, se situe ponctuellement dans le temps, fait fouiller par ses spots les visages " et ce qui se trouve derrière les visages", qu'apporte la minutieuse maniaquerie insupportable de Wyler? Une belle férocité.

Ce travail au centimètre carré, implacable et apparemment insensible, cet examen

minutieux, microscopique, déformant, font de Wyler un cruel. Certes, son art consiste au premier chef à arracher un ricanement au spectateur là où universellement on ne tire que des larmes. Point chez ce rigoriste, chez ce classique (J'excepte Mrs. Minniver) d'effets faciles, de gros plans de petites filles en larmes. En fait, le film est atroce, à hurler.

Mais surtout, entre la rétine de la caméra qu'impressionne le visage de Catherine et l'œil de la jeune fille, une loupe en permanence empêche de ciller. Stroheim, Huston aussi, Clouzot peignent féroce, farouchement même, mais à longs traits, comme une fresque. Leur lorgnette offre l'excellence d'un plan d'ensemble rapproché.

De "L'Héritière", eau-forte cinématographique, les dimensions s'établissent au compas et au tire-ligne. Reprochera-t-on à Wyler - pointilliste - la facilité du gros plan où la rigole d'une ride, le puits de la fossette baignent au grand jour dans le soleil de l'opérateur A. S. C?

Non car (une phrase comme celle-ci devrait commencer par: ce diable d'homme) les gros plans n'occupent pas l'écran. Le cadrage forcé recrée pour le spectateur la consolation d'un choix illusoire. Mais la sécheresse fait bientôt place à un raffinement cynique et bien élevé. A cet égard, les plans fixes prolongés de Morris dévorant Catherine de baisers, qui braquent imperturbablement l'œil sur des détails sur des détails inattendus, sont presque intenable.

L'étude psychologique cerne de tellement près chaque personnage qu'elle l'isole. L'incompréhension et la brutalité inhumaine du père à l'endroit de sa fille s'expliquent